

LES PREMIERS ROMANCIERS EN CINQ QUESTIONS

Bernard Henri-Lévy et l'enfant d'Edouard

Recension plutôt pondérée d'un gros roman, « *Le Diable en tête* », quarante-deux années de la vie de Benjamin, né à Paris sous l'occupation.

Elle s'appelle Mathilde. Elle a accouché en février (Benjamin). Février 42. Elle se fait maquiller chez Elizabeth Arden, et n'aime pas Arno Brecker. Cette femme d'industriel, fille de famille, a du goût. Son mari, centralien arriviste, s'appelle Edouard. Il trafique avec les Allemands. Marchand de toile, il devient vite marchand d'étoiles. (Jaunes). Et du commerce des tissus, bascule dans celui des idées. Edouard fait dans la collaboration. Version baba, tendance Sturm und Drang. Mais les cérémonies secrètes en uniforme noir ne suffisent bientôt plus à ce minable exalté du néant. Il part vers l'Est, et va jouer aux petits soldats dans la L.V.F. Pour se retrouver comme tout ce monde-là en vacances forcées dans les belles villes d'eau allemandes. Du côté de Simmering. Pendant son absence, un ami de la famille, prénom Jean, aussi patriote que l'autre était pro-allemand, s'occupe de Mathilde. Il la met dans son lit et lui refait ainsi une virginité politique, il trouve des sulfamidés pour le petit : il est indispensable. Après la guerre, Edouard, qui s'est livré, est fusillé. Benjamin ne se remettra jamais de cette paternité glauque. Sa vie s'enroule autour de l'énigme de ce père balancé un matin dans un fossé. Il court alors le monde en se cognant à tous les événements du temps. L'enfant d'Edouard porte des valises (de chèques) pendant la guerre d'Algérie, il tâte de la prison en Suisse. Il joue au prof dans les usines d'automobiles après Mai 68, fait le camarade P 38 dans les rues de Rome, et le petit soldat palestos dans les camps de fedayin. Le vieux monde le rattrape finalement à l'heure du bilan dans l'oeil du cyclone Jérusalem. Le tout sur fond de manipulations et de mensonges. Un cortège de filles accompagne ce défilé chaotique. La dernière s'appelle Marie. Elle est juive alsacienne. Cinq narrateurs (Mathilde, Oncle Jean, Marie, Paradis la manie, et Benjamin) donnent de la plume et de la voix (journal intime, lettres, interrogatoire, témoignage, confession) pour faire entendre le fracas présumé de ces années blanches. Et les premières lignes annoncent la foudre : « *Au bout de ce visage, il y avait le siècle.* »

Bernard-Henri Lévy avait depuis

lettres ressemblent au journal qui ressemble à la confession qui ressemble... Ceci d'une façon d'ailleurs inexplicable. Pourquoi ne pas avoir cassé cette unité qui aplatit tout ? Et Benjamin est au bout du compte un héros en carton pâte. (Comme si B.H.L., trop préoccupé de ne pas le faire exister à son image, — à ne pas faire comme Malraux avec Garine, ceci dit parce que l'auteur cite volontiers Malraux —, avait été incapable de le faire exister autrement.) Enfin une fin bâclée. (Comme si B.H.L., trop las, avait renoncé à serrer les derniers bouillons de sa première fiction.) Une explication possible à ces différents défauts : peut-être a-t-il voulu faire un roman populaire ? Néanmoins, les 502 pages de *Le Diable en tête* se laissent lire. Elles ne méritent ni un excès d'honneur (flatterie), ni un excès d'indignité (facilité). Dernière remarque (rayon : tendances). Comme chez Guillebaud, le lecteur a droit à la scène apparemment inévitable cet automne, de la masturbation de la maman.

Daniel RONDEAU

► L'Etat civil

J'ai 34 ans, j'ai écrit quatre essais et ce roman. Le reste de ma biographie n'est pas très important ou alors on rentre dans les détails.

► L'écriture

J'ai écrit en 73 un premier livre chez Maspéro sur le Bengla Desh. L'idée de ce roman est née en 79 et j'ai commencé à l'écrire en 81. C'est

la continuation par d'autres moyens de *l'Idéologie française*, c'est le même soubassement à la fois imaginaire, fantasmatique, réel et conceptuel.

► Les écrivains

Je n'ai pas d'auteur préféré, l'idée d'un hit-parade littéraire personnel m'est étrangère. J'ai des goûts infiniment éclectiques. C'est plutôt un paysage contrasté avec ses ombres, ses lumières qu'un palmarès avec ses points forts et ses points faibles. C'est selon l'humeur, selon les jours, selon que j'écris ou pas. Ceux que je peux citer, ce sont les livres que je lisais en écrivant *Le Diable en tête* : Musil, je découvrais Herman Broch, je lisais Proust et Julien Green, Maurice de Guérin et Amiel, Dos Passos et Hemingway, *Rigodon* et *les Pensées* de Pascal. Et je relisais Malraux, tout Malraux.

► L'histoire de la publication

Mon cas est un peu particulier. Je suis très lié à cette maison (Grasset). Une personne au moins l'a voulu avec moi, c'est Jean-Claude Fasquelle, il en a suivi l'élaboration. La maison Grasset a jugé bon de le publier à cette date de l'année.

► Les projets

Par un mélange de pudeur et de superstition, j'ai pour règle de n'en jamais parler mais disons qu'ils sont à la fois littéraires et audiovisuels.

Propos recueillis par Gérard MEUDAL. *Bernard-Henri Lévy « Le Diable en tête », Grasset, 500 p. 98 F.*



« C'est la continuation, par d'autres moyens de *l'Idéologie française* ».

DIMANCHE

Paris-Jardins, vie de château

En 1911, de vaillants coopérateurs voulaient faire de Draveil la première ville-jardin française. Quelques historiens ont raconté cette étrange aventure.

Si vous voulez passer un dimanche à la campagne et faire une excursion au pays fascinant des utopies demi-réalisées, allez au château de Draveil, à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Paris, dont le domaine de 42 ha a préservé les grandes lignes d'un paysage dessiné il y a deux siècles. Pénétrant par l'allée de la Cité Nouvelle, vous longerez les

templant leur réussite éphémère.

Ils sont, en effet, les derniers propriétaires privés. En 1911, ils vendent, non sans réticence et ratiocinations, à la coopérative *Paris-Jardins* qui entend faire de Draveil « la première ville-jardin française » et qui l'occupe toujours. « *Voulez-vous pour le prix de votre loyer actuel devenir propriétaire à la campagne en*

sé par E. Howard. Elle traduit le désir croissant d'avoir un logement confortable et un environnement hygiénique, l'idéal d'une vie privée familiale dans le cadre d'une maison individuelle : « *fuir Paris meurtrier... s'installer chez soi, avec son coin de terre et de fleurs, son arbre, son pan de ciel* », pour mener « une vie saine, plus consciente et plus libre », « une

de la coopérative poursuivies, dans les années 1930 au travers de luttes fratricides entre les « *Supers* » qui veulent maintenir le vieil esprit et les gestionnaires modernistes, tel le Docteur Hazemann, un hygiéniste, ami de Henri Sellier, maître de Puteaux, un de ceux qui ont contribué à créer la « *banlieue* » parisienne.

Aujourd'hui, il ne reste plus grand